

« Rancœurs, peurs et plaisirs : des émotions dissonantes au Liban. Jalons pour une géographie des fantômes en contexte post-conflit »

Marie Bonte et Zara Fournier

04 / 05 / 2017

Présentation des intervenantes

Marie Bonte est doctorante en géographie au laboratoire PACTE et ATER à l'Université de Grenoble. Ses recherches portent sur les pratiques festives et nocturnes dans Beyrouth. Elle analyse les spatialités de la vie nocturne de Beyrouth en s'interrogeant d'une part sur les héritages de la vie nocturne passée et, d'autre part, sur le rôle de ces espaces de loisirs dans une ville aux mémoires conflictuelles.

Zara Fournier est doctorante au sein de l'UMR CITERES de l'Université François Rabelais de Tours. Elle prépare une thèse de géographie étudiant les formes de patrimonialisation issues du conflit israélo-libanais dans le Sud du Liban au prisme des pratiques et perceptions mémorielles.

INTRODUCTION

De la ville fantôme à la ville des fantômes

Les deux chercheuses présentent la manière dont le fantomatique s'est manifesté dans leur recherche en explicitant le contexte historique de leurs deux terrains d'étude. A Beyrouth, terrain de recherche de Marie Bonte, le fantomatique apparaît en premier lieu dans le paysage, à travers l'omniprésence des vides urbains et des immeubles squelettes. Ces éléments sont les traces visibles du long cycle de violences qu'a connu le Liban entre 1975 à 1990 lors de la guerre civile opposant deux principales factions : le front libanais maronite d'un côté et le front palestinien musulman de l'autre. Ainsi, le centre-ville de Beyrouth est devenu une ville fantôme entraînant une perte d'urbanité et de citoyenneté. Le fantomatique et le spectral s'installent dans quelques bâtiments symptomatiques comme *L'œuf*. Intégré à un ensemble urbain flambant neuf, issu du programme de reconstruction *SOLIDERE*, il apparaît décharné, abandonné tel une « tête de mort ». La ville fantôme est devenue un *topos* de l'art libanais concernant Beyrouth. Le film *Beyrouth-Fantôme*, relatant le retour d'un homme au Liban dans sa ville natale au sein de sa famille et de ses amis après plusieurs années d'absence, fait du thème de la revenance et du spectre de la guerre un enjeu primordial pour appréhender le Liban contemporain. De même, le roman *Fou de Beyrouth* de Sélim Nassib s'interroge sur la résurgence des cadavres, des fantômes et avec eux, de la mémoire de la guerre à affronter. La ville n'est plus seulement ville fantôme au sens de ville abandonnée mais ville des fantômes, hantée par la guerre.

Dans le Sud-Liban, terrain de recherche de Zara Fournier, le contexte historique est différent. Les espaces, comme la prison de Khiam, ancien lieu d'enfermement et de torture tenu par l'Armée du Liban Sud lors de la première guerre israélo-libanaise, portent la marque de l'occupation israélienne. La prison de Khiam, devenue un temps centre de soins, est aujourd'hui désertée, hantée par l'Occupation. Cette période continue d'influer sur les représentations et les usages du lieu. Comme à Beyrouth, les espaces

ne sont pas seulement des espaces-fantômes, c'est-à-dire désertés, mais des espaces où il y a des fantômes, c'est-à-dire hantés.

Spectres, fantômes et revenance : des prismes pertinents en sciences sociales ?

La question des fantômes soulève plusieurs présupposés. Premièrement, le fantôme est la figure de la peur. Il est question d'émotions, de peur mais aussi de plaisir et de nostalgie. Deuxièmement, le fantôme est une question de croyances. Ce n'est pas quelque chose qui existe. Afin d'utiliser le fantôme en sciences sociales, Marie Bonte et Zara Fournier distingue deux approches possibles :

- Le fantôme comme manifestation surnaturelle dont l'apparition génère des émotions, des expériences, des discours et modifie la perception des espaces. Dans ce cas, le fantôme est un **objet** d'étude.
- Le fantôme comme métaphore de la trace d'une époque et d'un événement passé qui hante le présent. Dans ce cas, le fantôme est un **outil** pour l'étude.

Les deux chercheuses s'appuient sur l'ouvrage *Spectres de Marx* de Derrida : « Ils sont toujours là les spectres, mêmes s'ils n'existent pas, même s'ils ne sont plus, même s'ils ne sont pas encore ». Dans cet ouvrage qui initie les réflexions sur la spectralité, Derrida s'oppose à la thèse de Fukuyama de la fin de l'histoire selon laquelle le capitalisme et le libéralisme ont gagné la bataille de l'histoire. Selon lui, le spectre du marxisme continue à hanter le capitalisme actuel.

Les fantômes semblent ouvrir des pistes nouvelles en sciences sociales, spécifiquement en géographie. Les fantômes invitent à un éclairage nouveau sur l'espace par les sensations, l'expérience et les émotions. D'autre part, ils permettent de réinterroger les modes de production de l'espace en contexte post-conflit où le passé n'est pas encore « enterré ». Quels sont les espaces et les situations qui « créent » des fantômes ? Réciproquement, quels effets spatiaux produisent les fantômes ? Enfin, les fantômes permettent de renouveler l'analyse des pratiques mémorielles. Comment vivre et s'approprier les espaces hantés ? Comment « faire avec » les fantômes qui s'invitent dans le quotidien des enquêtés et des terrains de recherche ?

I. Le Liban, situations post-conflit qui laissent place aux fantômes

1. Du post au post-conflit : de la non-concordance des temps au Liban

La notion de « post- » n'est pas un simple synonyme d'« après ». Selon Cyril Blondel, le post évoque à la fois un après, un avec au sens de vivre avec et un malgré (Blondel, 2016). La notion de post-permet de penser l'hybridité d'une situation plutôt que la dichotomie entre deux périodes et l'asynchronie plutôt que la diachronie (Djament-Tran et al., 2011). Le post- exprime la difficulté à caractériser une rupture nette entre deux moments, désigne l'intrusion du passé dans le présent et l'ambivalence entre rupture et absence de rupture (Gervais-Lambony, 2004). Ceci s'applique particulièrement bien au cas du Liban.

En effet, au Liban, il est difficile de distinguer clairement des périodes de conflit et de paix dans la mesure où de nombreux conflits se succèdent et se combinent. Plutôt que du Liban post-conflit, il faudrait parler de Liban post-conflits. En réalité, la fin de la guerre civile n'a pas été une fin des conflits. La première occupation israélienne en 2000 puis l'occupation syrienne en 2005 et la seconde guerre

israélo-libanaise en 2006 font du conflit une résurgence permanente. Ainsi, le Liban est dans l'attente d'un conflit à venir. D'événement passé, le conflit devient menace pour l'avenir.

De même, le conflit de la guerre civile se poursuit via et par la reconstruction. Celle-ci s'organise à Beyrouth selon deux modèles : « Beyrouth comme le Paris du Moyen-Orient » ou comme le « Hong-Kong du Moyen-Orient ». Reconstruire les bâtiments à l'image de ce qu'ils étaient avant ou bien reconstruire le centre-ville pour en faire un centre des affaires ? La reconstruction opère une sélection mémorielle qui se traduit dans les rapports entre SOLIDERE, la société foncière libanaise en charge de la reconstruction, et les propriétaires. De même, dans le Sud-Liban, les conflits liés aux occupations étrangères se poursuivent dans les projets de construction actuels. Les bailleurs sont tous étrangers. La situation continue d'être conflictuelle.

2. De la spectro-politique à la géographie des espaces hantés

Marie Bonte et Zara Fournier s'inscrivent dans ce qu'elles appellent le *spectral turn* en sciences humaines et sociales, à la suite des travaux de Derrida. Que peut-on tirer de ces travaux pionniers ? Tout d'abord, les fantômes ne disparaissent pas, ils circulent et il est impossible de les supprimer. Les spectres remettent en question la linéarité du temps. Ils sont une résurgence du passé dans le présent et annoncent également un avenir. L'expression de Derrida est éclairante à ce sujet : « *Le propre d'un spectre, s'il y en a, c'est qu'on ne sait pas s'il témoigne en revenant d'un vivant passé ou d'un vivant avenir.* » (Derrida, 1993). Dans les terrains des deux chercheuses, les expressions « le spectre de la Guerre » ou « le spectre de la Palestine » utilisées pour parler des réfugiés syriens arrivant actuellement en masse au Liban témoignent de cette ambivalence entre passé, présent et futur. Même si les fantômes ne sont pas visibles, ils laissent des traces. Leurs manifestations sont visibles. Enfin, leur manifestation est une injonction à la justice. La présence d'un fantôme est le signe de l'absence de réparation et de justice. Ceci évoque le thème de la conjuration.

Les deux chercheuses proposent ainsi de développer deux entrées majeures :

- Une entrée **politique** : les fantômes et les spectres sont le signe de la difficulté à clore une période.
- Une entrée **spatiale** : il existe des espaces occupés par les fantômes. On peut distinguer les hauts-lieux, tels que les cimetières, les champs de bataille et des lieux plus anodins comme les délaissés urbains et les friches. Mais, comment se manifestent-ils dans les espaces du quotidien ? Comment leur présence s'inscrit-elle dans une géographie de l'ordinaire ?

Les fantômes se situent à la croisée des terrains de recherche des deux doctorantes. Pour Zara Fournier, les fantômes permettent de dresser des liens entre espaces, temporalités, mises en mots et en image. Ils aident à comprendre la mise en scène des lieux nécessaires à la reconstruction d'un avenir pour le Sud. Pour Marie Bonte, les fantômes se retrouvent dans la vie nocturne de Beyrouth à travers l'ambiance des bars et des discothèques. De manière métaphorique, ils se manifestent à travers les héritages des anciennes spatialités nocturnes : celles antérieures et celles concomitantes du conflit. La vie nocturne constitue un espace-temps privilégié pour étudier les fantômes : pourquoi la vie nocturne est-elle l'espace-temps de l'apparition des fantômes ? Peut-elle contribuer à refaire la ville après le conflit ? Quelle place jouent les fantômes dans cet enjeu ?

II. Quels fantômes pour quels espaces ?

1. La ruine comme trace ou comme marque

Les fantômes sont présents via des persistances permanentes dans le paysage. Marie Bonte donne l'exemple de deux « reliques » de la vie nocturne antérieure à la guerre civile. Le premier exemple est un lieu témoin de la vie nocturne chic de Beyrouth : l'hôtel *Excelsior* et son club *Les Caves du Roy*, ancien lieu très réputé. Aujourd'hui, il ne subsiste plus que le logo sur le mur d'un immeuble quasi détruit. L'intérieur a entièrement disparu. Le deuxième exemple témoigne d'une vie nocturne plus modeste. Il s'agit du club *Le Refuge*. Anciennement accessible par un autre club, il s'agit d'un espace entièrement souterrain, ce qui ajoute à la dimension fantomatique du lieu. Il demeure quelques éléments comme les tables, la boule à facettes et les installations sonores. Ces éléments matériels d'un autre temps dégagent une présence passée et suscitent les émotions liées aux pratiques sensorielles de la fête et de la transgression. Il s'agit « d'une profusion de traces qui sont des émotions ». Dans ces deux cas, le fantôme n'est pas une personne mais un ensemble de traces matérielles, d'anonymes et d'ambiances qui sont autant de traces de vie sociale et de modes de vie nocturnes.

Zara Fournier s'appuie sur l'exemple de la prison de Khiam. A la suite du départ des israéliens, celle-ci a été bombardée par les Israéliens. Elle est devenue une ruine. Alors que certaines personnes veulent en faire un musée, d'autres s'y opposent, en particulier d'anciens prisonniers qui dénoncent le fait qu'elle change de fonction. Les ruines deviennent une marque et plus seulement une trace¹. Elle s'appuie également sur l'exemple de Qana, un des lieux du massacre de 1996. Ce lieu est aujourd'hui en ruine. Pour beaucoup, dont l'architecte du monument commémorant ce massacre, la présence de la ruine où les traces de sang demeurent visibles est une injustice. Elle témoigne du fait que ce massacre n'est pas reconnu à sa juste valeur. La ruine est donc là comme **une marque de la rancœur et des injustices**.

2. L'injustice

Selon les chercheuses, la manifestation des fantômes ne se réduit ainsi pas seulement à la peur. Ils sont aussi générés par des émotions liés aux événements passés, en l'occurrence la rancœur et l'injustice. Zara Fournier montre comment le Sud-Liban devient un symbole de l'injustice. La prison de Khiam devient le lieu qui cristallise toutes les injustices vécues à Khiam et dans le Sud-Liban. Tous les massacres sont mis en relation dans ce lieu. L'injustice est mise en image à travers des affiches, elle est mise en mots et en scène.

Dans le cas de Beyrouth, Marie Bonte montre comment l'injustice rencontre les pratiques nocturnes à travers l'exemple de la boîte B018. Cette boîte est construite en 1998 dans le quartier de la quarantaine, un quartier déshérité, ancien lieu de mise en quarantaine des voyageurs. Elle est construite sur l'emplacement d'un ancien camp de réfugiés arméniens devenu ensuite lieu de plusieurs massacres. Le choix de cet emplacement est pragmatique (faible coût) et ne résulte pas d'une volonté de mémoire. L'architecte a conçu le projet de manière à essayer de réanimer le quartier, à lui donner vie. Cependant,

¹ La différence entre les notions de marque et de trace est ténue et variable. D'après Vincent Veschambre, on peut les distinguer selon l'intentionnalité. La trace est involontaire et anonyme tandis que la marque est la signature d'un acteur (individu, groupe, institution). Elle est le support d'une identification : « signature d'un acteur social, qu'elle représente en son absence » (V. Veschambre, 2008). Ainsi, le marquage désigne la production de marques et/ou le réinvestissement des traces.

même si l'architecte n'a pas conçu la boîte comme un lieu fantomatique, le lieu a été interprété ainsi par les noctambules. La scénographie évoque un tombeau fermé le jour dont le couvercle s'ouvre la nuit. La boîte et le son qui en sort la nuit est comme un signe de vie dans un quartier mort par ailleurs. Ainsi, l'architecte n'hésite pas à dire que « *ce lieu est hanté* » en précisant qu'il ne croit pas aux fantômes.

3. Il y a des fantômes là où on les convoque

Les fantômes ne se manifestent pas uniquement par eux-mêmes dans les lieux où ont été commises des injustices. Ils apparaissent également là où les individus du présent les convoquent. Les fantômes de la vie nocturne du Beyrouth d'avant la guerre civile sont convoqués par les propriétaires actuels de bars. Marie Bonte donne l'exemple du bar *Rigosto*, conçu pour être la mémoire d'un autre bar, *Chez André*. Le pub actuel porte les deux noms : *Chez André* est écrit sur la vitre, en transparence. Le bar actuel tente de continuer à faire exister « l'esprit d'André ». Le pub crée des situations, des contextes liés à des émotions de plaisir dans une tentative de réhabilitation du passé : convoquer les « gentils fantômes ».

On retrouve cette convocation des fantômes dans le Sud-Liban à Qana lors des manifestations mémorielles institutionnelles. Lors des commémorations des massacres, les morts sont convoqués à travers l'utilisation du vocabulaire du sacré. Les photos des « martyrs » sont omniprésentes dans le paysage. Elles bordent les routes du Sud-Liban. De même, elles sont omniprésentes dans la sphère privée. La convocation des fantômes est donc institutionnelle mais aussi quotidienne.

4. La spectralité comme menace

Les fantômes se manifestent également dans l'espace urbain et dans le territoire sous la forme du spectre, c'est-à-dire d'une menace pour l'avenir. A Beyrouth, le spectre du conflit est incrusté dans l'espace quotidien via la militarisation de l'espace (présence de l'armée et d'autres instances de conflits) et la sémiologie de la violence. Dans le Sud-Liban, l'occupation est un horizon que les habitants redoutent. Pour Zara Fournier, la menace d'une nouvelle occupation est un spectre permanent et une donnée fondamentale pour comprendre le Sud-Liban. Il se manifeste dans les discours des habitants mais également dans le territoire où des traces de l'occupation perdurent. Par exemple, une route s'appelle route de l'aéroport alors qu'elle ne mène à aucun aéroport. Elle a gardé son ancien nom du temps de l'occupation lorsqu'elle menait à un aéroport palestinien, aujourd'hui disparu. De même, les pratiques sociales initiées lors de l'occupation continuent à exister : même si les checkpoint n'existent plus matériellement, les gens continuent à s'y donner rendez-vous. Enfin, alors que le couvre-feu a été levé depuis plusieurs années, les rues sont vides après 18h. La nuit continue à être synonyme de menace.

Ces exemples témoignent des différentes émotions suscitées par les fantômes qu'ils soient là ou convoqués comme manières de « faire avec » le passé : peur, rancœur, injustice mais aussi plaisirs et nostalgie. Les fantômes contribuent à définir et marquer des espaces. Dans des territoires où les conflits demeurent latents, ils sont également utilisés. A qui et à quoi servent les fantômes ?

III. Ambiguïtés de la conjuration

1. *Apprivoiser les fantômes*

La fête, l'expérience des fantômes

Les fantômes s'invitent dans la vie nocturne sous différentes formes. La fête peut être l'occasion de faire l'expérience des fantômes. Un événement appelé *The Haunted Haus* et consistant à faire la fête dans des lieux hantés a été organisé à Beyrouth. À l'expérience festive classique autour du fantôme à la manière d'Halloween s'ajoute une dimension proprement libanaise : revivre les nuits de la guerre civile dans des lieux qui servaient de stockage d'armes et, plus généralement, de transgression et d'échanges de drogues. Ces pratiques nocturnes invitent à faire l'expérience d'émotions diverses allant de la peur au plaisir. Elles proposent également de devenir soi-même fantômes par le déguisement et la consommation d'alcool et de drogue. L'expérience sensorielle est ainsi une forme de conjuration et de rencontre par la fête.

La boîte B018 est également un lieu d'expérience des fantômes sous des formes différentes. Les noctambules interprètent le lieu comme « un tombeau ouvert ». Le mobilier, notamment des chaises dont le dossier peut se rabattre pour pouvoir danser dessus, est perçu comme des cercueils par les clients. Les tables, où se trouvent des photos de musiciens faisant partie de l'univers du propriétaire, et la scénographie, invitant chacun à entrer avec une rose et à allumer une bougie, contribuent à ces sensations et impressions. D'un côté, la fête est une ressource pour le spectral et une expérience expiatoire par rapport à la guerre. De l'autre, elle est aussi une *commodification* des fantômes qui deviennent une ressource pour l'offre nocturne en s'appropriant des pratiques mondialisées.

Des sanctuaires pour conjurer

Les lieux où se manifestent des fantômes, comme la prison de Khiam et le champ de massacre de Qana, sont aussi des ressources politiques pour les partis. Il existe des enjeux économiques et de valorisation territoriale autour de ces espaces. Khiam, par exemple, fait partie des circuits touristiques locaux. Le Hezbollah organise des commémorations à Khiam pendant deux jours. C'est l'occasion d'une grande exposition médiatique du lieu. Puis, tout s'arrête. Les éléments du passé sont sélectionnés et mis en mot au service d'un agenda politique, notamment celui du Hezbollah.

Faire place aux fantômes

Dans le centre-ville de Beyrouth, un bar appelé le *Checkpoint Charlie* a été ouvert en 2014. Il est véritablement divisé en deux par une ligne de démarcation et la présence de deux comptoirs avec une référence ouverte à la division de Berlin. Selon le concepteur, la division Est-Ouest fait référence à Berlin mais s'applique surtout à Beyrouth. Le bar refait vivre des marquages de l'espace qui ont disparu. Il refait vivre la ville divisée. Pour certains, la ville divisée avait des aspects positifs. Ils regrettent une vie sociale fondée sur l'homogénéité confessionnelle. Ce fantôme de la ville divisée suscite des émotions problématiques de l'ordre de la nostalgie mais une nostalgie interdite.

2. Fuir les fantômes

Zara Fournier propose d'interpréter les tentatives de renouveau du Sud-Liban via la « fuite des fantômes ». Ce renouveau et la projection vers l'avenir du Sud-Liban est ambiguë. Elle s'appuie sur la nostalgie, émotion fantomatique par excellence puisqu'elle consiste en un attachement à un temps et un espace perdus. Les photos de Kamel Jaber témoignent de cette nostalgie en montrant un Sud bucolique alors qu'au contraire, la région connaît un important développement immobilier. Pourquoi sont faites ces photos ? Elles montrent le Sud tel qu'il était avant, elles sont l'image du spectre du Sud-Liban passé mais à la manière dont le photographe se l'imagine.

CONCLUSION

Les fantômes sont une manifestation de ce qui a été et de ce qui pourrait être. Une géographie des fantômes propose de s'éloigner du champ du visible et de laisser place aux émotions suscitées par l'apparition ou la convocation des fantômes. Les émotions permettent aux fantômes de prendre corps par la médiation de lieux, de situations ou d'objets matériels. Enfin, les fantômes ne sont pas uniquement de l'ordre du surnaturel et du personnel. Ils ont une dimension politique, notamment à travers la sélection et l'instrumentalisation mémorielle qui en faites par les institutions.

Questions

➤ *Remarques générales*

Cette intervention a montré que le rapport au temps était primordial. Il existe une cristallisation spatio-temporelle et différents degrés de matérialité du fantôme. De même, comme beaucoup des autres séances, elle a montré qu'il existe une dimension politique des émotions au-delà du sentiment personnelle.

- Le fantôme permet-il de lire la situation du Liban ? Le post- génère-t-il des fantômes ?
- Dans la pratique du terrain, a-t-on tendance à projeter nos propres fantômes ?

➤ *Quelle est votre définition du spectre ? Vous avez proposé une approche très large des fantômes jusqu'à nous perdre dans la définition. Vous parlez beaucoup d'émotions mais qui ressent ces émotions : des acteurs, des agents, des habitants ? Y a-t-il vos propres émotions ? Il me semble qu'une typologie des fantômes apparaît : des lieux, etc. Pourquoi ne pas s'en tenir uniquement au spectre ?*

Marie Bonte : Nous avons essayé de ne pas laisser trop de place à nos émotions. Le champ lexical du fantôme et du spectre est utilisé par nos enquêtés.

Zara Fournier : La réflexion sur le fantôme est partie d'une impasse. Au départ, on utilisait les notions de patrimoine et de mémoire. Je travaille sur des images qui ont à voir avec un passé et sur un territoire « chargé émotionnellement ». Ce sont des problématiques déjà traitées par les approches par la mémoire. Or, la figure du revenant et du fantôme est omniprésente dans la production artistique libanaise. Par

exemple, le film *Tombé du ciel* imagine l'histoire de deux frères dont l'un a disparu pendant 25 ans, qui a été transporté dans une bulle spatio-temporelle et qui revient. Le fantôme est en lien avec le revenant et le retour. Le fantôme est ce qui revient de la mort. Le spectre nous semble élargir la focale de la mémoire et l'enrichir. C'est un outil et une grille d'analyse plus riche.

Marie Bonte : On passe notre temps à rencontrer des gens qui « ont des fantômes », beaucoup de familles de disparus. Or, le disparu est un fantôme. Il y a des quartiers de la ville où on brandit des photos de martyrs. Les personnes mortes sont rendues visibles par les photos.

➤ *Quelle place ont les fantômes dans la société que vous étudiez ?*

Zara Fournier : Dans l'Islam populaire, il existe des *djin* (des génies). C'est de l'ordre de la superstition. Par exemple, une maison sale attire les *djins*. Il y a beaucoup d'histoire de surnaturel.

Marie Bonte : Le fantôme est présent dans le langage. Il est aussi présent à travers la figure des disparus.

➤ *Est-ce un modèle transposable, par exemple à Kashgar en Chine ?*

Zara Fournier : Le risque est que le fantôme devienne une sous-catégorie de la ruine et de la mémoire. Il y a un risque de déterminisme qui consisterait à dire que comme il y a des ruines, il y a des fantômes. Or, ce n'est peut-être pas le cas.

Marie Bonte : Cela pose une autre question : comment on fait des terrains sur des fantômes ? Nous n'avons pas fait cela. Ils sont venus sur nos terrains.

Zara Fournier : Il y a également une dimension esthétique du fantôme. Les médias développent des mises en visibilité et invisibilité. Il existe désormais une capacité d'ubiquité comme le montre l'hologramme de Jean-Luc Mélenchon d'ailleurs. Le contexte, avec les nouvelles technologies, est propice aux fantômes. Il crée des fantômes, des présences-absences. L'exposition *Extra Fantômes* qui s'est tenue en 2016 à la Gaîté Lyrique et traite des formes alternatives de relation et de présence au monde (spectres, hantise, onde, existences virtuelles, etc.) a inspiré notre travail.

➤ *Comment les fantômes sont-ils concrètement intervenus dans vos terrains ?*

Zara Fournier : Ils sont apparus dans les mots des enquêtés. Nous avons fait un travail sur la terminologie. Il a beaucoup été question de revenants. Ce terme est dans l'ordre du domestique. En arabe, la traduction littérale du fantôme au sens européen classique (esprit dans un drap blanc) est « ce qui paraît ». Cette expression littérale a été très peu utilisée par les enquêtés. En revanche, ils utilisent beaucoup de mots qui évoquent la persistance de l'absence, du passé. Par exemple, les prisonniers disent : « *J'emporte Khiam avec moi.* »

Compte-rendu réalisé par Agnès Bastin

➤ *Le fantôme est-il associé aux mêmes émotions au Moyen-Orient et en Europe où le fantôme est un apparition terrifiante ?*

Zara Fournier : Le fantôme peut aussi être rassurant en Europe. Il y a aussi une circulation des modèles de fantômes, comme le montre l'exemple de Marie Bonte sur le fantôme d'Halloween.

➤ *Quelle est la place de la dimension générationnelle ? La figure du fantôme se transmet-elle comme un héritage ?*

Zara Fournier : Dans les villes du Sud, les jeunes ne sont pas là du fait de la diaspora. Les jeunes veulent savoir ce qui s'est passé tout en restant à l'écart. En revanche, il y a un effet de génération par les artistes. Felix Lang a écrit une thèse sur les évolutions de la production littéraire au Liban. Il distingue les artistes engagés pour la cause, une génération qui se distancie par la diaspora puis la génération des 20-30 ans qui est plutôt dans une expérience individuelle de la guerre.

Mara Bonte : Au Liban, il y a une absence de processus mémoriel assuré par l'Etat. La surproduction artistique témoigne de cette absence.